Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 21 (1963)

Heft: 1

Artikel: La théorie de la stérilité du capital et la valeur-travail de K. Marx à Jean Fourastié et N. Khrouchtchev

Autor: Schaller, François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-135611

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La théorie de la stérilité du capital et la valeur-travail de K. Marx à Jean Fourastié et N. Khrouchtchev

François Schaller

Professeur extraordinaire à l'Université de Berne

Tout n'a-t-il pas été dit, quant à la théorie marxiste de la stérilité du capital ? Peut-on ajouter la moindre considération acceptable aux critiques, devenues classiques, de Böhm-Bawerk, de Vilfredo Pareto, de Gaëtan Pirou ? Le sujet a-t-il conservé quelque actualité ?

Certains auteurs, tel M. Louis Armand, estiment que le débat est anachronique. L'ère des doctrines figées est révolue. Nous sommes placés en face d'une économie agitée par des transformations continues. « Nous devons effacer les Adam Smith dixit ou Marx dixit » [1]. Ce n'est là, toutefois, qu'un vœu pie. Marx ne se laisse pas effacer sur commande. Est-il d'ailleurs bien certain que M. Armand lui-même n'ait jamais subi, fut-ce inconsciemment, l'influence des doctrines ?

Si nous rappelons ici la thèse marxiste de la stérilité du capital, c'est qu'elle nous semble, au contraire, plus actuelle que jamais, réapparaissant sous les formes les plus diverses et les plus inattendues.

La théorie de Marx, elle-même, n'est plus guère évoquée. Elle est oubliée au point de donner lieu, parfois, à des rappels qui la déforment plus qu'ils ne la résument d'une manière fidèle. Elle n'est cependant ni morte, ni enterrée, malgré le constat de décès que Joseph Schumpeter s'autorisait à dresser il y a vingt ans.

La thèse de la stérilité du capital, en particulier, s'est introduite subrepticement dans certaines constructions théoriques. On la retrouve chez des auteurs pourtant peu suspects de sympathie, si légère soit-elle, à l'égard du communisme. Cela peut paraître surprenant lorsqu'on songe que, privée de son support sociologique ou philosophique, toute l'économique marxiste est réduite à une suite d'affirmations sans liens avec la réalité.

Marx nous a laissé un modèle qui, pour être conforme au phénomène économique et pour parvenir ainsi à l'expliquer, comporte au moins six hypothèses de base. Or, à aucun moment ces six hypothèses ne furent remplies simultanément. Ce modèle est donc dépourvu de toute valeur explicative du réel, et le capital ne fut jamais stérile. Il est plus facile encore de s'en convaincre à une époque de transformations techniques incessantes qu'en tout autre moment, car la théorie marxiste de la stérilité du capital postule, entre autres conditions, un état donné de la technique, qu'aucun progrès ne modifierait.

Malgré tout, cette théorie s'est acquise quelques solides cautions bourgeoises. Nous pensons à Charles Gide qui, sans citer Marx à cette occasion, se rallie pourtant à cette théorie avec une ferveur étonnante. Plus récemment, les professeurs Reboud et Guitton

[1] Louis Armand, Michel Drancourt: *Plaidoyer pour l'avenir*, Calmann-Lévy, Paris, 1962, p. 18.

ont admis la stérilité du capital à peu près comme un fait d'évidence, en s'abstenant de toute démonstration. Citons encore le professeur Barre qui recourt à la notion d'un amortissement « normal » fondé sur l'usure matérielle du capital fixe, alors que seule une idée préconçue peut faire apparaître un tel amortissement plus « normal » que tout autre. Aux Etats-Unis, mentionnons M. Georges Meany, président des Centrales AFL-CIO, qui se défend de subir l'influence du marxisme, mais dépasse largement ce courant, et rejoint Proudhon par sa conception de la passivité du capital dans la création de la valeur d'échange.

Une place spéciale doit être cependant réservée à l'œuvre de M. Jean Fourastié. Ses travaux constituent une présentation nouvelle de la théorie de la valeur-travail. Les auteurs marxistes ont accueilli avec joie une contribution qui tend à renouveler le crédit de cette théorie dans les milieux où, précisément, une certaine méfiance, sinon une hostilité ouverte, est témoignée à l'égard du collectivisme. Le professeur Henri Denis, marxiste, écrit: « Très loyalement, M. Fourastié reconnaît que ses études confirment la validité de la théorie de Marx: « Le résultat le plus net, écrit-il, qui semble résulter de l'enquête, est la confirmation de la valeur-travail ». On appréciera cette conclusion sous la plume d'un adversaire déclaré du marxisme » [1]. Il est juste, toutefois, de constater que cet allié, sur lequel on ne comptait guère, n'est pas surestimé. Comparée à celle de Marx, la construction théorique de M. Fourastié est assez pâle. Les difficultés auxquelles Marx s'est heurté, et qu'il n'est pas parvenu à surmonter malgré de longs et laborieux efforts, ne sont même pas abordées par M. Fourastié. Un prix dit « réel » apparaît au cœur de sa théorie, qui se distingue du prix du marché, et n'a rien de commun avec aucun prix. M. Henri Denis s'est donc empressé de prendre ses distances à l'égard de M. Fourastié: « On ne peut être d'accord avec cet économiste lorsqu'il parle de ce prix réel comme d'un coût en heures de travail » [2], déclare-t-il. Ainsi se précise la position de la pensée marxiste à l'égard de la théorie de M. Fourastié: celle-ci est bienvenue dans la mesure où elle réduit la notion de valeur aux dimensions d'un temps de travail; elle n'est pas moins jugée très inférieure à celle de Marx dans la justification qu'elle fournit de cette réduction.

Au fait, dans ce débat, une question qu'il n'est pas permis d'éluder se pose aujourd'hui, et même s'impose. Dans un régime collectiviste d'inspiration marxiste, le capital est-il productif de valeur, oui ou non ? Le jugement que rendront les faits aura plus d'autorité que les spéculations des penseurs. A quel témoignage devrons-nous ajouter foi ? Nous serions tentés de nous référer aux très belles pages que Joseph Staline a consacrées au problème de la valeur, dans son étude de 1952, « Les Problèmes économiques du socialisme en URSS ». L'ouvrage est cependant discuté, actuellement, autant que son auteur. Nous nous en tiendrons donc aux textes très officiels que sont les discours du président Khrouchtchev, le manuel d'économie politique de P. Nikitine, et le programme voté par le XXIIe Congrès de Moscou, en octobre 1961. Ces documents nous suffiront amplement pour établir qu'en URSS comme chez nous, le capital est productif de valeur d'échange.

1. La thèse de Marx

Affirmant que le travail est seul productif de valeur d'échange, Marx est tenu de fournir la contre-épreuve de cette loi. Il s'efforcera de démontrer d'abord que la nature ne crée pas de valeur, en recourant à une argumentation très compliquée, que nous ne reproduirons

---

[1] HENRI DENIS: *Valeur et Capitalisme*, Editions sociales, Paris, 1957, p. 69.
[2] HENRI DENIS, op. cit., p. 68.

pas ici. Il poursuivra sa démonstration en cherchant à établir que le capital, lui non plus, ne donne naissance à aucune valeur nouvelle. Cette affirmation est souvent mal interprétée par beaucoup de critiques de Marx, qui n'ont pas pris la peine d'étudier sa démonstration sur la base des textes originaux.

La thèse de Marx sur la stérilité du capital peut se ramener à quatre propositions. Si le travail est seul générateur de valeur, Marx se doit d'affirmer que le travail est propre à l'homme, à l'exclusion du capital: animaux domestiques ou machines. Sinon, le capital serait aussi productif de valeur. Ensuite, Marx admet que le capital a lui-même une valeur, ce qui ne signifie nullement qu'il puisse être générateur de valeur. Marx poursuit en relevant la très haute productivité du capital, productivité qui ne s'appliquerait pas à la valeur, mais à son contraire, la richesse. Enfin, il constate que le capital transmet sa propre valeur au produit, et que ce simple transfert n'est pas assimilable à une création de valeur nouvelle.

a) *Le capital ne travaille pas*

L'homme seul travaille, nous dit Marx, pour qui ni l'animal ni la machine ne sont capables de fournir un travail. Marx a besoin de poser ce principe, répétons-le, afin d'éviter une première contradiction. En effet, si l'animal ou la machine — donc le capital — étaient capables de travail, le capital serait créateur de valeur, par le fait même de ce travail, puisque celui-ci est, par définition, générateur de valeur.

Marx ne pense pas être ici en contradiction avec les économistes. Il sait que J.-B. Say a parlé du travail de la machine, mais il pense qu'il faut se garder de prendre pour une observation scientifique ce qui ne serait, chez cet économiste, qu'une élégante figure de rhétorique, propre toutefois à créer les pires confusions. Marx sait aussi que « Smith s'est permis un jour la plaisanterie d'appeler un bœuf un ouvrier productif » [1], mais ce n'était là, peut-être, qu'une boutade d'un goût douteux. Pour Marx, il est clair que l'homme seul est capable de travail. « En tant que productif de valeur, le travail reste donc toujours le travail de l'individu [2]. »

En somme, il s'agit d'une question de définition conventionnelle. Marx aurait fort bien pu déclarer dans un préambule: « j'appelle travail la seule activité de l'homme, déployée sous certaines conditions qui seront définies ultérieurement, à l'exclusion de l'activité de l'animal ou du fonctionnement de la machine ».

b) *Le capital a une valeur*

Il a non seulement une valeur d'usage, mais une valeur d'échange. Marx se garde bien de le nier, ce qui eût été un non-sens. D'ailleurs, cette simple constatation n'infirme en rien sa loi de la valeur. Le capital est engendré par le travail de l'homme. Or, le travail de l'homme est créateur de valeur. Donc, le capital a une valeur. Sous forme d'outillages les plus divers, il se vend et il s'achète. Il alimente le marché. Il est à la fois capital et marchandise, doté de valeur en tant que représentation du travail humain, incarnation du travail social.

c) *Le capital est productif*

Marx ne cesse de le rappeler, alors que beaucoup parmi ses critiques lui reprochent d'avoir nié le rôle éminemment productif du capital. Nous sommes là en présence d'une

---

[1] KARL MARX: *Histoire des doctrines économiques*, trad. J. Molitor, Paris, 1948, Editions Alfred Costes, t. VII, p. 23.

[2] KARL MARX, idem, Paris, 1947, t. II, p. 191.

confusion qui provient certainement d'une méconnaissance de la théorie marxiste. Plus encore qu'Adam Smith, Marx fut impressionné par la haute productivité du travail dans l'industrie moderne. Il n'a pas manqué d'attribuer ce facteur à la machine, donc au capital. Toute l'économie marxienne est fondée, dans une dynamique saisissante, sur une productivité du travail constamment croissante. Dans chacune de ses œuvres principales, Marx insiste sur le caractère productif du capital: « La productivité est créée ici par la masse du capital employé comme machinerie », dira-t-il dans son *Histoire des Doctrines* [1]. Il reprend cette idée dans le *Capital:* « Plus est étendue la sphère d'activité productive du machinisme par rapport à celle de l'outil, et plus sont grands ses services gratuits comparés à ceux de l'outil » [2]. Aucun passage de son œuvre abondante ne peut laisser supposer que Marx doute un seul instant de cette productivité. Il n'est pas permis de l'ignorer.

En revanche, il importe de bien comprendre de quelle productivité il s'agit, car le mot s'applique à des notions très différentes. Dans la théorie marxienne, la productivité du capital est de nature physique. Elle se traduit par un accroissement du nombre des objets créés, et non par une augmentation de la valeur d'échange globale de ces objets. Cette valeur n'est susceptible de modification que par l'effet d'une variation dans la quantité de travail fourni. En d'autres termes, dans la dynamique marxienne, le capital croît constamment; cette croissance entraîne celle de la quantité de marchandises à disposition de l'homme; la richesse des sociétés humaines augmente d'autant; la valeur d'échange globale demeure constante, et la valeur de chaque marchandise est réduite en proportion. (Il nous suffirait de remplacer le mot « valeur » par ceux de « prix réel », pour passer de la théorie de Marx à celle de M. Jean Fourastié, que nous verrons plus loin.)

Prenons un exemple concret. Une machine permet aujourd'hui d'obtenir, avec une même quantité de travail global (y compris celui nécessité par la confection de la machine) deux fois plus de produits qu'hier. Grâce à la productivité de la machine, le nombre de ces marchandises a doublé. La richesse de la société s'en trouve largement accrue. La valeur de chaque produit a diminué de moitié. La valeur d'échange globale est demeurée constante.

Marx joue ici, à la suite de Smith et de Ricardo, de l'opposition entre valeur et richesse, ce qu'il résume dans le *Capital* lorsqu'il écrit: « Il y a une grande différence entre la machine créatrice de valeur et la machine créatrice de produit » [3]. Selon lui, la machine crée des produits. Elle ne crée aucune valeur d'échange nouvelle. Elle est un facteur de richesse, non de valeur, car « l'emploi des machines fait baisser le prix de la marchandise » [4]. Donc, au total, cette valeur est constante, se répartissant simplement sur un plus grand nombre de produits.

d) *Le capital transmet sa propre valeur au produit*

En effet, Marx n'a jamais prétendu que le recours à la machine était sans incidence sur la valeur marchande du produit. Bien que ne créant pas de valeur nouvelle (dans le sens d'une valeur ajoutée, d'un surplus de valeur d'échange), la machine communique *sa propre valeur* au produit, dans la mesure où elle la perd elle-même par l'usure. Ce transfert s'opère sur le produit créé, en proportion de l'usure subie par la machine dans le procès de production de chaque article. Ainsi, la valeur d'une marchandise est égale, selon Marx, non seulement à la quantité de travail vivant incorporé à ce produit, mais à la valeur de

---

[1] KARL MARX, idem, Paris, 1949, t. VIII, p. 10.
[2] KARL MARX: *Le Capital*, trad. J. Molitor, Paris, 1946, Editions Alfred Costes, t. III, p. 32.
[3] KARL MARX, idem, p. 31.
[4] KARL MARX, *Doctrines*, op. cit., t. VIII, p. 12.

la partie aliquote du capital (ou travail mort) consommé dans le procès de production. Il est donc faux de prétendre que dans la théorie marxienne, le montant de l'investissement est sans importance sur la valeur du produit créé. C'est cependant là une interprétation que l'on rencontre parfois, alors que Marx s'est expliqué à ce sujet de façon très claire: « Le machinisme ne crée pas de valeur, mais transmet sa propre valeur au produit qu'il contribue à créer. Pour autant qu'il a de la valeur et en transmet donc au produit, il constitue un élément de la valeur de ce produit. Au lieu d'en diminuer le prix, il l'augmente proportionnellement à sa propre valeur » [1], dit Marx dans le *Capital*. Il n'a pas dit autre chose précédemment, dans son *Histoire des Doctrines:* « La valeur de la marchandise par rapport à la machinerie est déterminée par l'usure qui y entre, c'est-à-dire par la valeur de la machinerie pour autant qu'elle est consommée dans le procès de travail » [2].

Ce simple transfert d'une valeur propre, si tant est qu'il soit démontré que le rôle de la machine dans la production se borne à lui, n'empêche nullement d'affirmer la stérilité du capital. Ce n'est pas créer une valeur nouvelle que de transmettre sa propre valeur. Selon Marx, la machine est donc incapable de communiquer au produit plus de valeur qu'elle n'en renferme elle-même: « elle n'ajoute jamais plus de valeur qu'elle n'en perd en moyenne par l'usure » [3].

2. Les erreurs de la thèse marxiste

Comme la plupart des théories économiques de Marx, la thèse de la stérilité du capital n'est pas originale. Elle figure déjà, avec beaucoup d'autres idées souvent contradictoires, chez Smith et chez Ricardo. Il est cependant certain qu'en l'occurrence, les principaux inspirateurs de Marx furent les physiocrates, qu'il connaissait bien et auxquels il se réfère souvent. Quesnay et son école croient découvrir que le sol est seul générateur de valeur, alors que l'homme, dont le travail ne fait que transformer la matière, est incapable de création. La classe des cultivateurs s'oppose donc aussi bien à celle des propriétaires et des décimateurs qu'à la classe stérile des artisans et des ouvriers. Il suffisait de transposer en faveur du travail le raisonnement naïf que les physiocrates tenaient à l'égard du sol, pour que la classe stérile devienne seule féconde, alors que sol et capital, déchus tous deux, étaient frappés de stérilité par le verdict de Marx.

Rappelons, à présent, les principales erreurs de cette thèse.

a) Marx prétend que toute valeur vient du travail. Il sait ce qu'il cherche, et ce qu'il veut démontrer. Il affirme donc comme un fait d'évidence que le travail est propre à l'homme, et que l'animal ou la machine sont incapables de travail. Cette affirmation est-elle fondée? Pour répondre à la question, il convient d'abord de définir le travail. Toutefois, le mot est si vague, ses significations si diverses, qu'il est à craindre qu'on introduise dans la définition les éléments de la réponse qu'on désire obtenir.

Thomas d'Aquin, dans la *Somme*, ne nous dit rien de précis, le problème ne s'étant pas posé au Moyen Age.

Le dictionnaire philosophique de Lalande est muet sur ce point, ce qui semble indiquer que le travail n'est pas considéré comme une notion purement philosophique.

---

[1] KARL MARX, *Capital*, op. cit., t. III, p. 31.
[2] KARL MARX, *Doctrines*, op. cit., t. VIII, p. 12.
[3] KARL MARX, *Capital*, op. cit., t. III, p. 31.

Littré nous comble, avec vingt-quatre définitions du travail, dont la huitième doit être retenue: « Se dit de l'action d'une machine ou du résultat de cette action ». Il est vrai que le travail est aussi défini, en sixième position, comme « la peine qu'on prend pour faire quelque chose », la peine se définissant elle-même comme une « souffrance physique ou morale ». La machine, étant chose, est incapable de souffrance. L'animal, lui, peine aussi souvent que l'homme. Il serait donc capable de travail.

Le dictionnaire économique publié sous la direction de Jean Romeuf parle d'un « phénomène humain par excellence et qui, comme tel, n'a jamais pu donner lieu à une définition valable. »

Le professeur Raymond Barre commence par donner raison à Marx: « Le travail est une activité consciente de l'homme ». Mais il admet tôt après que « la théorie moderne tient, au contraire, que tout travail, quelle que soit sa nature et quel que soit son auteur, est productif, s'il est créateur d'utilité ou quand il participe indirectement à la création d'utilité »[1]. Encore faut-il, bien sûr, que ces utilités soient rares, ce que l'auteur a omis de préciser. Le travail qui consisterait à éclairer une ville en plein jour ne créerait aucune valeur.

Toutes ces définitions, et bien d'autres encore, sont probablement justes. Il ne peut exister de définition du travail indépendamment du plan sur lequel on situe la recherche. Marx, dans sa théorie de la stérilité du capital — comme dans celle, plus générale, de la valeur — n'envisage que la production, le bien marchand, le fruit du travail, non pas en fonction de celui ou de ce qui lui a donné naissance, mais au contraire en tant que produit « objectivisé », doué d'une existence propre, totalement indépendante des agents et des circonstances de sa création. On ne saurait lui reprocher de n'avoir pas longuement insisté sur ce point. Marx ne considère donc ici que le résultat du travail [2]. Il est évident que, dans ces conditions, il n'est pas fondé à prétendre que l'animal ou la machine sont incapables de travail. Une fois de plus, il attribue un sens précis à une notion qu'il utilise ensuite dans un sens absolument différent. Puisque la machine est aussi capable que l'homme d'une production marchande, c'est donc qu'elle est aussi capable que lui de créer une valeur.

b) La théorie de Marx repose en réalité sur une hypothèse spéciale, qu'il transforme ensuite, subrepticement, en cas général. Pour que la machine ne transmette au produit qu'une valeur égale à l'usure qu'elle subit dans le procès de production, il faut que l'usage de cette machine soit généralisé. En effet, si le moyen de production est nouveau, ou d'un usage encore exceptionnel, il assure à son propriétaire un profit net très supérieur à son amortissement normal. C'est donc que la machine en question a donné naissance à un surplus de valeur qui n'est imputable qu'à elle-même, donc au capital. En période d'accélération du progrès technique, semblable à celle que nous connaissons depuis la fin de la guerre, ce cas est très fréquent, et ne peut être négligé par la théorie de la valeur d'échange.

c) Etant admis que la séparation radicale que Marx établit entre la valeur et le prix est sans fondement dans les faits, il n'est plus possible de soutenir que la valeur communiquée par la machine à son produit se limite à l'amortissement de l'outillage. Une variation du

---

[1] RAYMOND BARRE: *Economie politique*, PUF, Paris, 1955, t. I, pp. 282-283.

[2] C'est ce que souligne encore Auguste Cornu, dans une publication récente. Chez Marx, les relations entre les hommes « perdent leur caractère de relations humaines, sont *chosifiées* c'est-à-dire transformées en *relations entre objets*, en un échange de produits du travail aliéné, en un échange de marchandises ».

AUGUSTE CORNU: *Karl Marx et Friedrich Engels*, t. III, PUF, Paris, 1961, p. 97.

prix sous l'effet de la loi de l'offre et de la demande est de nature à provoquer soit un sur-profit, soit une perte. Ce sur-profit ou cette perte sont le résultat économique de la production, c'est-à-dire de l'ensemble des facteurs qui concourent à cette production, et non d'un seul. Car, sans l'intervention de la machine, sans cette part de valeur que la machine communique au produit, ce résultat eût été nécessairement différent. Donc, la machine est bien l'une des causes d'un profit ou d'une perte sans rapport avec son taux d'amortissement.

d) La théorie marxiste est complètement détachée de la réalité économique, dans la mesure où le phénomène économique est mouvant, c'est-à-dire depuis le XVIIIe siècle, sinon depuis toujours. En effet, Marx suppose que la machine transmet à chaque produit la valeur exacte qu'elle perd par l'usure. Cela suppose nécessairement que cette part est connue, qu'elle est déterminée avec une précision absolue. Or, l'expérience nous enseigne que tel n'est pas le cas. Admettons cependant que ce calcul soit possible. Il ne le serait qu'en fonction de la connaissance de la durée de vie probable — on nous permettra cette expression actuarielle — de la machine. Mais la durée de vie probable ne coïncide que rarement, à une époque de progrès technique, avec la période de vie utile. L'obsolescence, ce vieillissement technique prématuré de la machine, bouleverse ici toutes les prévisions fondées sur la durée de vie physique que l'ingénieur parvient à déterminer approximativement. Une estimation *ex ante* intervient donc, qu'infirmera très probablement, dans un sens ou dans l'autre, le calcul *ex post*. Dans l'intervalle cependant, les produits sont vendus à un prix qui tient compte d'un amortissement trop élevé ou trop faible. La différence représente une fraction de la valeur du produit, imputable spécifiquement à l'investissement, et sans rapport avec l'amortissement réel.

e) En somme, l'erreur de Marx est bien, une fois de plus, et selon le procédé dont il est coutumier, d'avoir implicitement admis dans ses développements que les hypothèses posées à la base sont le fidèle reflet de la réalité économique. Ainsi, le lecteur non averti oublie qu'il s'agit d'hypothèses, et raisonne sur un certain nombre de données absolument irréelles, sans se rendre compte du caractère imaginaire du modèle que Marx lui propose.

Dans le cas qui nous occupe, ces hypothèses sont au nombre de six. Marx *suppose* d'abord que l'usage de la machine considérée est généralisé, c'est-à-dire qu'il n'existe pratiquement pas d'autre mode concurrent de production. Il *suppose* ensuite que la valeur de cette machine est constante, toutes les machines ayant été achetées au même prix, lequel serait aussi le prix de reproduction de la machine après son usure totale. Il *suppose* encore que toute augmentation de la demande du produit manufacturé peut être instantanément satisfaite sans incidence sur le coût des nouvelles machines commandées, et immédiatement livrées. Il *suppose* de plus que cette demande de produits ne faiblira jamais, du moins avant l'usure totale de la machine. Il *suppose* par surcroît que la durée de vie physique de la machine est exactement connue *ex ante*, et qu'aucun progrès technique n'en réduira prématurément la valeur. Il *suppose* enfin la gratuité du capital avancé par l'Etat communiste. Alors, mais alors seulement, la machine ne transmettrait au produit qu'un quantum de valeur correspondant à l'usure qu'elle subit dans le procès de production.

En d'autres termes, Marx neutralise par hypothèses successives toutes les influences que la demande peut exercer sur le prix, puis il immobilise les composantes de l'offre à l'exception du travail. Après quoi, il découvre ce qu'il a introduit dans les données mêmes du problème: la stérilité du capital et la valeur-travail.

Est-il besoin de rappeler que, dans la réalité économique, les six hypothèses qui servent de base à la théorie marxiste ne se rencontrent jamais simultanément ? La thèse de la stérilité

du capital est ainsi ramenée à son exacte proportion: elle n'est qu'un modèle purement abstrait, un produit de l'imagination, totalement dépourvu de toute valeur explicative de la réalité économique.

Fait pour le moins surprenant, le succès de cette théorie a largement débordé le cercle des disciples de Marx. Il est aisé de s'en convaincre par ce qui suit.

3. Les disciples non marxistes

La théorie marxiste de la stérilité du capital connut en effet un réel succès, chez des auteurs absolument étrangers à l'idéologie marxiste. Il est permis de se demander dans quelle mesure ces économistes furent toujours conscients des conséquences logiques qu'entraîne une adhésion pure et simple à une thèse semblable. Nous nous bornerons à indiquer ici quelques exemples.

a) Charles Gide, dans ses *Principes d'économie politique,* ouvrage de base traduit en dix-neuf langues, et bien connu de plusieurs générations d'étudiants, condamne en principe les thèses du collectivisme, ou socialisme scientifique, et en particulier celles de Marx. Mais, quelques pages plus loin, analysant la productivité du capital, le même auteur souscrit sans réserve à la théorie de la stérilité du capital, en omettant de citer Marx, mais suivant une ligne de raisonnement qui est celle-même de Marx: « S'il est évident que l'emploi du capital permet au travail de produire davantage en quantité et en utilité, *il n'est nullement démontré qu'il lui permette de produire davantage en valeur.* Créer l'abondance n'est pas créer la valeur. Il ne faut pas confondre la productivité technique et la productivité économique (...) Les produits ramenés au coût de production n'acquièrent aucune valeur supplémentaire, ou du moins pas d'autre valeur supplémentaire que celle représentée par la valeur de la machine elle-même (...) On ne comprend pas en vertu de quelle loi naturelle ce prix devrait contenir une valeur supplémentaire, qui serait le revenu de la machine » [1]. On ne saurait, assurément, se montrer plus fidèle disciple de Marx.

b) MM. Paul Reboud et Henri Guitton, dans leur *Précis d'économie politique,* réédité en 1951, ne sont pas tendres à l'égard des théories marxistes, qu'ils qualifient de scientifiquement inexactes et de contraires aux faits. Mais cela ne paraît pas non plus empêcher ces auteurs de souscrire sans réserve à la théorie marxiste de la stérilité du capital. Il vaut la peine de reproduire intégralement le paragraphe en question: « 176. *Le capital ne produit rien par lui-même.* Mais il faut préciser le rôle du capital dans la production et montrer en quoi consiste la productivité qu'on lui attribue. En réalité, le capital ne produit rien par lui-même, mais il permet d'obtenir le même résultat avec moins d'efforts, en d'autres termes, il augmente l'efficacité du travail de l'homme » [2]. Voilà qui ne laisse place à aucune équivoque.

c) M. Raymond Barre, dans le premier tome de son *Economie politique* publié sous la direction d'André Marchal, adopte une position beaucoup plus nuancée. Comme Marx, l'auteur ne retient d'abord, au titre de participation du capital à la production, que son amortissement, c'est-à-dire « une fraction de la valeur du capital fixe calculée d'après la

---

[1] CHARLES GIDE: *Principes d'économie politique,* 26e édit., Recueil Sirey, Paris, 1931, p. 498.

[2] PAUL REBOUD et HENRI GUITTON: *Précis d'économie politique,* 9e édit., Librairie Dalloz, Paris, 1951, t. I, p. 180.

durée de vie de ce capital » [1]. Toutefois, cette fraction, l'auteur l'intègre au coût de production et non à la valeur, ce qui est évidemment très différent. Conscient de l'équivoque renfermée par l'expression « durée de vie de ce capital », le professeur Barre corrige tôt après l'imprécision de ce vocable, en spécifiant que la durée de vie physique du capital n'est pas le seul élément à prendre en considération dans l'amortissement. Il y ajoute l'obsolescence, un accroissement possible de l'offre obligeant à effectuer un amortissement réduit (ce qui équivaudrait à une perte), et « la restriction possible de la demande par lassitude ou changement de goût ».

M. Barre conclut: « Aussi un *amortissement accéléré*, tenant compte de la modification de la technique et des transformations de la demande, vient-il se substituer à l'*amortissement normal* fondé sur l'usure matérielle du capital fixe » [2]. Notons que cette dernière notion d'amortissement « normal » n'est pas très heureuse. C'est peut-être d'un amortissement *physique* qu'il eût fallu parler, en un domaine où la rigueur dans le choix du vocable employé n'est jamais excessive. En effet, la notion d'amortissement « normal » n'est pas objective. Elle suppose l'ensemble des hypothèses de base admises par la théorie marxiste. Depuis la fin du XVIIIe siècle cependant, le progrès technique fut toujours sensible; une offre quelconque ne fut jamais à l'abri de la concurrence; la lassitude du consommateur, une modification de ses goûts, l'apparition d'un bien de substitution furent des faits courants. Donc, l'amortissement ne fut jamais « normal », alors qu'il est supposé tel dans la théorie marxiste. Constater aujourd'hui qu'il est « accéléré » est juste, mais ne signifie pas grand-chose aussi longtemps que le taux d'accélération ne sera pas connu. Il ne pourrait l'être, d'ailleurs, qu'au moment où l'économie déboucherait sur un équilibre parfait (dynamique ou statique). L'indétermination, dans le domaine de l'économie comme en d'autres, est la rançon d'un progrès irrégulier autant que rapide.

d) M. Georges Meany, président des deux centrales ouvrières AFL-CIO, a publié en 1959 un article intitulé: « Comment les syndicats américains traiteraient le problème de l'inflation ». L'étude, destinée aux annales de l'Académie américaine de science politique et sociale, fut reprise par la revue *Problèmes économiques* du 10 mai 1960. Elle fit sensation dans divers milieux, et fut l'objet d'une critique serrée de M. Georges Manoussos dans l'ouvrage que celui-ci a consacré, en 1961, à l'inflation, à la croissance et à la planification [3].

Désireux d'éluder la responsabilité des hausses de salaire dans le phénomène inflationniste, M. Meany se livre à une démonstration pour le moins curieuse. Considérant l'industrie de transformation, il constate — comme chacun pourrait le faire à sa place — que l'accroissement de productivité compense, et même au-delà, la hausse du salaire nominal. Donc, conclut-il allègrement, la majoration du prix de chaque article ne peut pas se justifier du fait de l'augmentation des salaires. Si ceux-ci ont doublé, et que la production a également doublé sans embauche d'une main-d'œuvre supplémentaire et du seul fait d'une plus haute productivité du travail, rien n'obligeait l'entrepreneur à modifier le prix de chaque article.

Le raisonnement est simpliste. A notre époque plus qu'en nul autre temps, une amélioration de la productivité n'est possible que par le recours à des investissements considérables, y compris le coût des recherches scientifiques et appliquées. Ces investissements énormes doivent être rentés et amortis. Ils ne sont naturellement consentis qu'en prévision d'une

---

[1] RAYMOND BARRE, op. cit., t. I, p. 299.

[2] RAYMOND BARRE, op. cit., t. I, p. 300.

[3] GEORGES MANOUSSOS: *Croissance et planification*, préface du professeur Firmin Oulès, Librairie E. Droz, Genève, 1961, pp. 238-259.

plus haute productivité. Celle-ci est donc liée à ces investissements comme l'effet l'est à la cause. Attribuer tout le surplus de productivité au seul travail, en oubliant le service et la reconstitution du capital engagé, c'est commettre une erreur grossière, dont l'auteur est sans excuse.

Il ne saurait, en effet, se réclamer ni de Marx, ni du collectivisme soviétique. Par sa théorie de la stérilité du capital, Marx s'est bien gardé d'omettre la part du travail indirect dans la valeur du produit. Il prévoit son inclusion, sous la forme d'une adjonction à la valeur du travail direct de la part de l'investissement correspondant à son usure physique. Il y ajoute « une fraction supplémentaire pour accroître la production » [1], excellente définition donnée en 1875 des fonds destinés à assurer la croissance économique. Tout cela semble ignoré de M. Meany, qui ne paraît pas savoir non plus que l'URSS verse un intérêt substantiel aux nombreux camarades qui confient, de gré ou de force, le produit de leurs épargnes monétaires à l'industrie soviétique. Le prix des marchandises n'est-il pas majoré d'autant ? M. Georges Meany n'est donc pas disciple de Marx, il s'en faut de beaucoup. Tout au plus pourrait-il être un émule de P.-J. Proudhon, dont il semble partager les erreurs sur la gratuité du capital. Et l'on sait tout le mépris, pas toujours injustifié, que Marx témoignait à l'égard des « théories » économiques de l'autodidacte bisontin.

4. La théorie de la valeur-travail de M. Jean Fourastié

Avec les nombreux ouvrages que M. Jean Fourastié consacre à l'étude de la productivité, la thèse marxiste de la stérilité du capital est intégrée à la théorie moderne d'une façon assez inattendue. De plus, une nouvelle formulation de la théorie générale de la valeur-travail nous est présentée, qui a du moins le mérite d'une grande simplicité.

Les thèses de MM. Colin Clark et Jean Fourastié suscitent, depuis le milieu de ce siècle, et dans les couches les plus larges de la population, un intérêt considérable que les théories économiques parviennent rarement à éveiller. L'incontestable talent d'exposition dont fait preuve M. Fourastié, sa force de persuasion, sa foi en son explication moniste de la dynamique économique, la très grande simplicité de son argumentation sont certainement à l'origine de la faveur réservée à ses idées. Cet auteur s'est efforcé d'attirer l'attention de ses contemporains sur un phénomène, le progrès technique, dont l'importance, selon lui, échappait encore à beaucoup. Il a pleinement atteint ce but.

Toutefois, il faut bien reconnaître que le succès ne fut obtenu qu'au prix de sérieuses entorses à la rigueur du raisonnement scientifique. Le fond est souvent sacrifié à une forme agréable et suggestive. Ceci n'est pas de nature à faciliter l'analyse d'une théorie générale que le lecteur soucieux de précision est obligé de reconstruire lui-même, morceau par morceau. Il semble cependant évident que la démarche de M. Fourastié, dans le problème qui nous occupe, est très voisine de celle de Marx, même si elle en diffère sur certains points.

Pour établir que seul, le travail est créateur de valeur, Marx, on l'a vu, recourt à un procédé très habile qui fut dénoncé par Vilfredo Pareto. Il se débarrasse des variables qui le gênent en les considérant, par hypothèse, comme constantes. En principe, il a le droit d'agir de la sorte, et le procédé est fréquemment utilisé en toute science où tel facteur est

---

[1] KARL MARX et F. ENGELS: *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Editions sociales, Paris, 1950, p. 22.

isolé, en vue de permettre la mesure de son influence. Mais, chez Marx, le caractère hypothétique de la constante disparaît bientôt; ce qui n'était qu'hypothèse au départ est supposé, dans la suite, être pleinement conforme à la réalité. Marx est coutumier de ce procédé, et nous avons vu l'emploi qu'il en fait pour démontrer la stérilité du capital. Voici ce qu'en pense Pareto: « En agissant de la sorte, on parvient forcément à une théorie exacte. La valeur dépend d'une foule de circonstances. Choisissez-en une au hasard, si vous supposez que les autres circonstances demeurent constantes, vous pourrez affirmer que la valeur varie uniquement quand varie la circonstance que vous avez choisie, qu'elle est mesurée par l'unique quantité qui dépend de cette circonstance. Le sophisme consiste à supprimer la condition que les autres circonstances, *par hypothèse*, ne varient pas » [1]. Si nous citons ici ce passage, c'est que, bien involontairement selon les apparences, mais très certainement, M. Fourastié reprend à son compte, en l'aggravant si possible, l'erreur que Pareto dénonçait chez Marx. Il n'est pas difficile de s'en convaincre.

A la première page du *Grand Espoir du XXe Siècle*, M. Fourastié commence par éliminer le capital des facteurs de la production. « Nous ne reconnaîtrons pas au capital la qualité de facteur fondamental de la production » [2], écrit-il. Des trois facteurs classiques: nature, travail et capital, il ne conserve donc que les deux premiers. Pas pour longtemps cependant, car bientôt M. Fourastié réintroduit un troisième facteur, le progrès technique, qui fit son apparition au début du XIXe siècle: « C'est pourquoi nous dirons que les facteurs fondamentaux de la production sont, dans le monde actuel, la nature, le travail et le progrès technique » (p. 1). Mais cette trilogie n'est pas définitive, car l'auteur élimine le facteur naturel, qui « n'apparaît primordial qu'en période de pénurie, et si la pénurie est telle que le manque de matière première freine le progrès technique » (p. 7). Voilà les facteurs de production réduits, en général, au travail et au progrès technique. C'est alors que M. Fourastié fournit un gros effort pour éliminer le progrès technique qu'il a lui-même promu au rang de cause première de la production. Pratiquement, le travail demeure ainsi le seul élément générateur de valeur, chez M. Jean Fourastié comme chez Karl Marx.

Il vaut la peine de se pencher quelques instants sur les différentes étapes de cette curieuse démarche.

a) *L'élimination du capital* comme facteur de la production se fonde sur deux raisons sans rapports entre elles.

Le capital, expose M. Fourastié, existe depuis les temps les plus reculés. La haute productivité, elle, est un phénomène économique récent. Elle est donc indépendante du capital qui ne peut en être la cause. « Faute de progrès technique, il (le capital) ne pouvait s'investir dans des moyens de production. Il ne pouvait donc que s'accumuler dans des biens tertiaires, tels que châteaux, monuments publics, parcs et cathédrales. Le fait nouveau, générateur de la civilisation contemporaine n'est donc pas le capital, mais le progrès technique qui a ouvert au capital des emplois productifs » (p. 4). Certes, cette observation est exacte. Mais l'existence, à un moment de l'histoire, d'un capital dépourvu de possibilités d'emploi dans la production, et ceci pour des causes exogènes, ne prouve rien contre la fonction de ce même capital, générateur de valeur, à une époque ultérieure. Tout au plus peut-on en déduire que le capital n'est pas un élément nouveau de la production. Il n'en est pas moins l'une des causes.

---

[1] VILFREDO PARETO: *Les Systèmes socialistes*, 2e édit, Marcel Giard, Paris, 1926, t. II, pp. 356-357.

[2] JEAN FOURASTIÉ: *Le Grand Espoir du XXe siècle*, PUF, Paris, 1958, p. 1. Dans la suite, l'indication des pages se réfère à cet ouvrage.

Comme pour Marx, pour M. Fourastié « les mots *investissements* et *capital* désignent une seule et même chose » (p.8). Nous l'admettrons d'autant plus volontiers qu'il s'agit en réalité d'une question de définition. L'investissement se matérialise sous les formes les plus diverses, qui sont principalement des biens des secteurs primaire et secondaire à forte dépréciation. Or, « le capital primaire et secondaire tend vers zéro ». Donc, selon l'auteur, on ne saurait considérer comme facteur de la production un élément dont la valeur, par rapport à celle des autres facteurs de la production (travail et progrès technique) tend vers zéro. D'où la formule, dont Marx pourrait aussi bien être l'auteur: « Le progrès technique ruine le capitaliste » (p. XXV).

Ce raisonnement ne convainc pas. Une dépréciation importante — sinon totale — du capital se situe dans le futur, en référence à une ère d'abondance que caractérisera la dévalorisation des biens de consommation aussi bien que celle des capitaux. Or, il s'agit d'expliquer la valeur des biens (c'est-à-dire leurs prix) dans un passé relativement récent ainsi que dans le présent. Logiquement, on ne saurait, dans cette explication, faire abstraction du capital sous prétexte qu'*à l'avenir* — un avenir combien lointain et incertain! — sa valeur sera sensiblement réduite. L'erreur du raisonnement repose ici sur une confusion des périodes envisagées: la valeur est étudiée dans le passé et le présent, en fonction d'un capital qui sera déprécié dans le futur...

Toutefois, pas plus que Marx, M. Fourastié ne se risque à prétendre que le capital est sans influence sur la productivité. « Le rôle du capital est effectivement indispensable à la mise en œuvre du progrès technique », mais « nous ne considérerons pas le capital comme le facteur fondamental de l'évolution économique contemporaine » (p. 4). Quel est donc le rôle du capital, s'il n'est pas un facteur fondamental de l'évolution, s'il n'est pas un facteur de la production, et s'il est cependant indispensable à celle-ci ? Il est, nous dit l'auteur, « un serviteur du progrès », ou, plus exactement, « la servitude, c'est-à-dire la contrainte par laquelle il faut en général passer pour mettre en œuvre le progrès technique » (p. 5), ou encore « une servitude classique du progrès technique » (p. 33). Ces précisions, purement verbales, ne font que masquer une volonté bien arrêtée, mais absolument arbitraire, d'éliminer le capital des facteurs de la production. On pourrait aussi bien soutenir, mais sans plus de raisons valables, que le capital est le seul fondement de la production, et que le travail, effectivement indispensable à sa mise en œuvre, n'est qu'une servitude classique de la production, la contrainte par laquelle il faut en général passer pour mettre en œuvre le progrès technique.

b) *L'élimination des facteurs naturels* est non moins nécessaire à la thèse que soutient l'auteur.

M. Fourastié semble admettre au point de départ le rôle purement passif des biens naturels dans la production. Il s'épargne ainsi la peine d'en fournir une démonstration complète. Il écrit (p.116): « On ne fabrique pas la terre, par conséquent *le prix de revient de la terre n'ayant jamais compté,* seul compte le rendement de cette terre ».

L'affirmation est gratuite, et la confusion entre la valeur et le coût de production est ici bien mise en lumière. Où donc l'auteur a-t-il constaté que le prix de revient de la terre n'était jamais compté ? Le sol a une valeur — ce que Marx lui-même, rappelons-le, a bien dû admettre — qui donne précisément à son possesseur la mesure d'un élément du prix de revient. Tout agriculteur nous le dira. La valeur du sol tient d'abord à la rareté relative des terres fertiles, rareté qui ne cesse de croître au fur et à mesure de l'augmentation de la population. Elle tient ensuite aux investissements considérables que des générations de

cultivateurs n'ont cessé de consentir en sa faveur. Cette terre qui fut défrichée, puis drainée, amendée, fumée, travaillée sans répit au long des siècles, cette terre serait pourvue de tout, sauf d'une valeur d'échange ? En effet, M. Fourastié, en niant le prix de revient de la terre, nie expressément sa valeur d'échange, pour la seule raison que sa thèse principale l'oblige à ne considérer la valeur que dans le travail de l'homme.

Par déduction normale d'une affirmation sans fondement, M. Fourastié n'hésite pas à soutenir que l'économie de matières premières n'est plus justifiée aujourd'hui que dans la mesure où du travail est déjà incorporé à ces matières (p. 6), ou dans des cas exceptionnels — pénurie due à la guerre, ou crainte d'un épuisement des sources (p. 7). En effet, selon notre auteur, rien ne sert d'économiser ce qui, n'étant pas le produit du travail, ne présente aucune valeur.

On peut être assuré, toutefois, que le conseil ne sera suivi par aucun producteur. Grâce à sa théorie de la rente, Marx s'était épargné une conclusion aussi étrange. Mais la rente n'embarrasse pas plus M. Fourastié que le capital, et pour la même raison: la valeur de la rente, comme celle du capital, tend vers zéro: « Le progrès technique réduit et tend à annuler les rentes traditionnelles » (p. 127). C'est donc en considération d'une absence de rente dans un lointain avenir que le phénomène de la valeur est expliqué dans le passé et le présent.

Ces vues pour le moins nouvelles éveillent des échos. Aujourd'hui, MM. Louis Armand et Michel Drancourt nous conseillent, à leur tour, de n'attacher pas plus d'importance qu'ils n'en méritent aux biens naturels. Or, dans leur esprit comme dans celui de M. Fourastié, ils n'en méritent aucune. « Il ne s'agit plus de respecter des biens naturels plus ou moins rares, mais du travail » [1]. C'est l'apologie du gaspillage à la manière américaine, qui risque bien, si l'on n'y remédie à temps, de compromettre la victoire du monde libre dans la compétition économique Est-Ouest. Le professeur Firmin Oulès nous a confié, à ce sujet, des réflexions tout à fait pertinentes [2]. Mais, n'est-il pas logique ce mépris des biens naturels, chez qui considère le travail comme l'unique source de la valeur ?

Pour comble d'ironie, force nous est de constater que les erreurs de Marx causent en Occident plus de dégâts qu'au pays du collectivisme, où le président Khrouchtchev déclare sagement dans son Rapport au XXIIe Congrès: « L'économie dans les grandes choses comme dans les petites, la mise en œuvre rationnelle des ressources naturelles et des valeurs matérielles doivent être élevées au niveau d'une politique d'Etat » [3]. Où donc se situent les dupes de l'utopie marxiste ?

c) *L'élimination du progrès technique* est bien l'aspect le plus curieux de la théorie de M. Fourastié. Les efforts tentés par cet auteur pour intégrer le progrès technique dans les facteurs fondamentaux de la production se ramènent, finalement, à de simples affirmations verbales. Ceci ressort à l'évidence des différentes définitions que nous fournit M. Fourastié. Par le recours à une algèbre fort simple, on a tôt fait de s'apercevoir que dans sa théorie, le temps de travail est à la fois le fondement et l'unique mesure de la valeur, en pleine conformité avec la doctrine marxiste.

---

[1] LOUIS ARMAND, MICHEL DRANCOURT, op. cit., p. 225.

[2] FIRMIN OULÈS: *Les stratégies du marketing tendent au gaspillage*, in Rivista internazionale di Scienze economiche et commerciali, Milano, 1962, n° 4.

[3] N. KHROUCHTCHEV: *Rapport d'activité du Comité central du PCUS*, XXIIe Congrès du PCUS, dans Cahiers du communisme, n° 12, décembre 1961, p. 61.

La similitude des deux thèses ne se borne pas, d'ailleurs, à ce seul rapprochement. Comme Marx, M. Fourastié admet l'existence de deux prix, de nature différente. Il existe, selon lui, un *prix réel* qui se définit par l'inverse du rendement. Il existe en outre un *prix monétaire*, différent du prix réel (ce « prix monétaire effectif enregistré par les mercuriales » (p. 102) ne serait pas un prix réel ? Le seul prix *réellement* pratiqué sur le marché serait donc le seul prix à n'être pas *réel* ?) Le prix monétaire, poursuit l'auteur, est égal au produit du prix réel par le salaire horaire *moyen* du manœuvre. Comme Marx, M. Fourastié a donc recours à cette unité de mesure que constituerait l'heure de travail moyen du manœuvre sans qualification. On songe inévitablement aux fameuses « moyennes » de Marx, définissant la valeur par le temps de travail, en « certaines conditions *sociales moyennes* de production, étant donné une intensité et une habileté *sociales moyennes* dans le travail employé »[1]. Lorsqu'il s'agit d'expliquer une différence qualitative ou même quantitative, le recours à la notion de moyenne n'a pas pour effet de permettre une approche de la solution cherchée : il supprime le problème qu'il s'agissait au contraire de résoudre. Vilfredo Pareto l'a bien vu, qui disait non sans ironie: « A force de moyennes nous finirons bien par nous débarrasser de toutes les différences qui nous gênent ! » [2]

Tant d'artifices devaient permettre à l'auteur d'atteindre son objectif, et d'établir que seul, le travail est le fondement et la mesure de la valeur. S'il ne le dit pas toujours explicitement, ce principe ne se déduit pas moins très simplement, on l'a vu, des formules qu'il nous donne:

(p. 102)

$$\text{Prix monétaire} = \text{Prix réel} \times \text{Salaire horaire moyen du manœuvre}$$

(p. 101)

$$\text{Prix réel} = \frac{1}{\text{Rendement du travail}}$$

Donc:

$$\text{Prix monétaire} = \frac{\text{Salaire horaire moyen du manœuvre}}{\text{Rendement du travail}}$$

(p. 22)

$$\text{Rendement du travail} = \frac{\text{Volume physique de la production}}{\text{Nombre d'heures de travail direct et indirect}}$$

Donc:

$$\text{Prix monétaire} = \frac{\text{Salaire} \times \text{Temps de travail}}{\text{Volume de production}}$$

Après assimilation correcte de la valeur au prix monétaire, nous retrouvons, pour l'unité de marchandise à l'unité de salaire, la formule marxiste:

$$\text{Valeur} = \text{Temps de travail}$$

La valeur d'une marchandise est ainsi donnée par le temps de travail direct et indirect consacré à sa production, ici comme dans la thèse marxiste. Le capital, la nature et le progrès

---

[1] KARL MARX: *Salaire, prix et profit*, Editions sociales, Paris, 1952, p. 90.
[2] VILFREDO PARETO, op. cit., t. II, p. 369.

technique sont bel et bien éliminés des facteurs constitutifs de la valeur. Les erreurs de cette théorie sont celles mêmes de la thèse marxiste que nous avons soulignées plus haut.

d) *A ces erreurs* s'en ajoutent d'autres, qu'il peut être opportun de signaler.

Marx pose le principe d'une proportionnalité rigoureuse entre la *valeur* et le temps de travail social moyen. Pour sauvegarder une apparence de vérité à son exposé, il prend soin de distinguer la valeur du *prix*: c'est là, précisément, que se situe le point faible de sa relation. M. Fourastié ne s'embarrasse pas de telles subtilités, et il affirme la proportionnalité directe entre le prix monétaire (donc le prix) et le temps de travail. La loi de l'offre et de la demande, à qui Marx réservait une place prépondérante dans la formation du prix, est ici totalement négligée. La théorie perd en vraisemblance ce qu'elle gagne en simplicité, puisqu'elle est démentie par les faits, à chaque instant, sur tous les marchés.

C'est encore ce goût de la simplification abusive que l'on retrouve ailleurs, lorsque l'auteur nous dit: « L'évolution du salaire détermine alors, sans variation importante à long terme l'évolution du prix de revient et par suite celle du prix de vente » (p. 109). Le salaire est un élément du prix de revient, probablement le plus important. Il n'est pas sa seule composante. Il n'est pas le prix de revient à lui tout seul. Marx lui-même avait été bien obligé d'en convenir. M. Fourastié ne peut se permettre une telle affirmation qu'après avoir éliminé le coût du capital — sous prétexte que celui-ci sera prochainement abondant — et le coût des biens naturels, pour la raison qu'on « ne fabrique pas la terre ». Nous sommes toujours en présence du même procédé, qui consiste à ne reconnaître le caractère de variable indépendante qu'à un seul élément, en l'occurrence le travail, et à considérer les autres facteurs comme constants ou d'importance négligeable (la « servitude du capital » et le sol). Mais c'est là commettre une grave faute de méthode.

Enfin, dans le système de M. Fourastié, le profit ne trouve pas de place. Il n'apparaît pas dans la formule générale de la valeur, ni dans celles du prix monétaire et du prix réel. Est-il une quantité négligeable ? Est-il une constante ? Est-il le résultat d'un accident, d'un hasard, comme certaines affirmations le laisseraient supposer (p. 133) ? Nous en sommes réduits à des suppositions. Si, toutefois, nous devions de force réintégrer le profit dans la construction théorique, ce ne saurait être que sous forme d'une majoration arbitraire du prix, et donc de la valeur. Il semble que ce soit là l'opinion de M. Fourastié lui-même, qui définit les fonds consacrés à l'autofinancement (donc le profit): « majoration systématique des prix de vente » (p. 34). Mais, alors, la critique d'une conception semblable n'est plus à faire, depuis que Marx lui-même a montré toute l'erreur de cette opinion simpliste que partageait déjà Mac Culloch. Et si le prix est majoré du profit, la formule du prix n'est plus exacte. De toute évidence, il faut nier le profit pour sauver la logique interne du système, ou alors, il faut l'ignorer. C'est à cette seconde solution que M. Fourastié paraît se rallier.

Sur le plan de l'explication économique, la théorie de M. Fourastié marque ainsi un net recul par rapport à la théorie marxiste dont elle procède cependant directement, sans même parler des progrès réalisés par la science économique depuis le milieu du XIXe siècle! S'il est exact, comme le dit M. Fourastié (p. XVIII), qu'en matière d'économie l'humanité se trouve encore à une époque comparable à celle de Galilée pour la physique, il est probable qu'une contribution telle que la sienne n'est pas de nature à la faire progresser beaucoup. Cette simple constatation d'un fait ne diminue d'ailleurs en rien le talent d'un auteur qui a su attirer l'attention de ses contemporains sur l'importance d'un phénomène trop peu mis en évidence depuis le début du siècle. Ses publications ont exercé l'effet d'un traitement de choc. C'est leur mérite et il n'est pas mince.

5. La stérilité du capital dans la doctrine soviétique

Une apparente fidélité à Marx est exposée dans tous les ouvrages publiés sous le régime, et dans toutes les déclarations de principes. Aujourd'hui, toutefois, l'économie collectiviste est plus qu'une doctrine: elle est une réalité. Comme telle, elle ne s'accommode pas toujours des théories qui devraient pourtant l'expliquer. Dans beaucoup de domaines, ce genre de conflit est classique. Il ne peut être dépassé que par l'abandon des hypothèses qui se révèlent erronées, la recherche et l'énoncé d'une théorie nouvelle susceptible de fournir une explication plus satisfaisante de la réalité. Cette démarche traditionnelle n'est cependant pas opportune en Union soviétique. Doctrine et réalité sont aussi essentielles au système l'une que l'autre, sans qu'il soit donc possible de sacrifier l'une à l'autre, même lorsqu'il s'agirait de préserver leur unité. Elles se développent sur deux plans parallèles, qui ne sont supposés se rejoindre qu'à l'infini des lendemains qui chantent. Dans ces conditions, les contradictions les plus flagrantes sont presque inévitables, car tout contresens ne peut prétendre à une justification dialectique, même dans la philosophie du régime. Mais, c'est probablement là un mal jugé mineur en comparaison du danger que représenterait un renouvellement profond de la théorie, en vue d'accroître sa valeur explicative. Il serait périlleux de toucher au dogme, et il est impossible de modifier la réalité. La seule issue consiste donc à s'habituer, tant bien que mal, aux contradictions du système.

Dans le problème qui nous occupe, celles-ci sont manifestes.

a) *Le « capital » est absent de l'économie collectiviste,* conformément à l'enseignement de Karl Marx. En fait, il ne s'agit toujours que d'une simple question de définition ou de vocabulaire. Marx assimile le « capital » aux moyens de production devenus objets de la propriété privée. C'est une définition. Dès lors, la disparition de cette propriété entraîne la disparition de ce que Marx convient d'appeler le « capital ». Ainsi, l'économiste soviétique P. Nikitine se sent autorisé à écrire, dans son traité d'économie politique publié en français à Moscou en 1961: « Les moyens de production ne deviennent capital que:

1. lorsqu'ils constituent la propriété privée des capitalistes et
2. sont utilisés pour exploiter la classe ouvrière » [1].

La première condition n'est effectivement pas remplie en URSS où la propriété privée des moyens de production a disparu, du moins dans l'industrie. Nous ferons semblant de croire Nikitine sur parole, lorsqu'il nous dit que la seconde condition n'est pas remplie non plus. Le capital a-t-il donc disparu d'URSS ? Soit, si nous souscrivons à la définition que Marx en donne.

Mais, si les « moyens de production » ne sont point capital, ils n'en sont pas moins moyens de production. Or, lorsqu'il analyse la fonction purement économique du capital au sein du procès de production, Marx désigne bien par le mot de « capital » l'ensemble des moyens de production. C'est à ce point de vue qu'il se place, on l'a vu, pour affirmer la stérilité du capital. Ainsi, il est parfaitement légitime d'examiner sous cet angle si, et dans quelle mesure, le capital est improductif de valeur en régime collectiviste.

b) *Le capital est stérile,* affirment les économistes soviétiques, aussi bien que les hommes au pouvoir. Nous ne pouvons nous attendre ici à aucune originalité de pensée par rapport

---

[1] P. NIKITINE: *Economie politique*. édit. en langues étrangères, Moscou, 1961 (manuel honoré d'un prix en 1959 par l'Académie des sciences de l'URSS), p. 59.

à la théorie marxiste, pas plus dans la forme que dans le fond. Bien sûr, il ne peut s'agir que d'affirmations, qu'il n'est pas question d'appuyer sur le phénomène économique concret. Celui-ci, partout et à chaque instant, dément l'hypothèse, comme nous allons le voir dans la suite.

« La grandeur de la valeur des marchandises en régime socialiste est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire pour les produire », nous enseigne P. Nikitine [1]. Le capital n'intervient dans cette valeur que comme travail mort, accumulé, incorporé à chaque produit dans la mesure seulement de son usure en cours du procès de production. Il transmet une valeur. Il ne la crée pas. Il est donc stérile. C'est, presque mot à mot, ce que Marx a répété cent fois (et M. Jean Fourastié après lui) pour qui le capital est ce travail indirect qui s'ajoute simplement par fraction au travail direct, et donne naissance au prix, c'est-à-dire à la valeur.

Il semble, à première vue, que chez le président N. Khrouchtchev la politique économique s'inspire de l'économie politique enseignée par les docteurs de la loi marxiste. Parlant du commerce international, M. Khrouchtchev déclare: « A l'avenir, il se fera de plus en plus sur la même base qu'à l'intérieur de chaque pays socialiste, *c'est-à-dire avec compensation des dépenses de travail socialement nécessaires* » [2]. La thèse est d'une orthodoxie marxiste irréprochable. Hors des frontières, comme à l'intérieur de celles-ci, la valeur des marchandises doit être mesurée, nous dit-on, par le temps de travail socialement nécessaire à la production. Ce temps serait à la fois l'essence, le fondement et la mesure de la valeur.

M. Jean Fourastié, d'ailleurs, n'explique pas autrement l'histoire du commerce extérieur des grandes nations industrielles de l'Occident. Pour lui comme pour Marx, et comme pour M. Khrouchtchev, le « prix réel (*exprimé en heures de travail*) est à peu près exactement le même dans tous les pays » [3]. Le défaut majeur de cette théorie, c'est que précisément le « prix réel (exprimé en heures de travail) » dont nous entretient M. Fourastié est le moins réel de tous les prix. Il est une pure abstraction, détachée de la réalité, qui néglige un grand nombre d'éléments générateurs de valeur. De plus, ce prix dit « réel » repose sur la dangereuse notion de moyenne. Le recours à une moyenne a souvent pour effet de supprimer les différences qualitatives et même parfois quantitatives. Or, ce sont ces différences qu'il importe d'expliquer dans le prix. En recourant à l'heure de travail *moyen*, à l'outillage *uniformément généralisé*, au rendement d'un travail *global*, on finit, comme le fait également M. Fourastié, par imaginer un *prix réel* qui n'est jamais pratiqué nulle part, alors que le prix courant, le seul qui soit réel, est considéré comme *arbitraire !*

Ni Marx, ni M. Fourastié n'ont assumé le gouvernement d'un empire. Le président Khrouchtchev, lui, tout en affichant, pour la forme, son respect du dogme marxiste de la stérilité du capital, est en contact permanent avec les problèmes économiques les plus concrets. A la tête d'un régime collectiviste, il décide de la politique d'investissements, préside aux échanges, fixe le taux de l'épargne forcée, répartit les capitaux rassemblés. Si étendu que soit son pouvoir, il ne lui est pas possible de réduire le prix réel aux dimensions de l'imaginaire, et de transgresser ainsi les lois de la valeur, ce dont J. Staline s'est rendu compte avant lui. Il ne peut donc pas ignorer la très certaine productivité du capital. En fait, il l'ignore moins que quiconque, et sait en faire état du haut de la tribune du XXIIe Congrès du parti communiste de l'Union soviétique.

---

[1] P. NIKITINE, op. cit., p. 296.
[2] N. KHROUCHTCHEV: *Rapport au XXIIe Congrès*, op. cit., p. 17.
[3] JEAN FOURASTIÉ, op. cit., p. 168.

On sait que M. Malenkov s'était employé, durant un règne de courte durée, à développer la fabrication des biens de consommation, au détriment des biens capitaux ou biens de production. Mal lui en prit. Lorsque M. Khrouchtchev eut bien en mains les rênes de l'Etat, il s'empressa de rendre la priorité à la fabrication des biens de production, comme Staline n'avait cessé de le faire. Qu'est-ce à dire, sinon que ces biens capitaux permettront à l'Union soviétique de produire plus de valeurs, qui serviront autant la cause de son rayonnement extérieur que celle de sa prospérité intérieure ? L'importance attribuée au développement du capital dans les grands plans soviétiques serait, à elle seule, une preuve suffisante de la productivité de ce facteur de la production.

c) *Le capital est productif de valeur*, et nul ne peut l'ignorer qui sait approfondir l'enseignement du président Khrouchtchev. Celui-ci, en effet, insiste toujours avec vigueur sur « l'efficacité économique » des investissements. Il demande à chacun de s'inspirer de l'expérience positive de l'Occident, notamment en matière de « rendement maximum des capitaux investis » [1]. Il a certainement inspiré la rédaction du programme du PCUS dans lequel nous lisons: « Le parti tient par-dessus tout à augmenter l'efficience des investissements, à choisir les secteurs les plus économiques et avantageux des grands travaux, à assurer un accroissement maximum de *la production par rouble investi*, à réduire les délais d'amortissement des fonds engagés » [2]. Voilà qui rompt totalement et définitivement avec la théorie de la stérilité du capital, comme il est facile de s'en rendre compte. Car, que signifient au juste ces expressions d'efficacité économique, de rendement maximum des capitaux, d'efficience des investissements ? Comme nous allons le voir, le sens de ces termes ne peut laisser place à aucune équivoque. Il s'agit bel et bien d'une référence à la productivité, exprimée en valeur, des capitaux investis.

Supposons, en effet, que le rendement dont il est ici question soit de nature physique, comme le prétend la doctrine, selon laquelle le capital ne peut produire de valeur. Il s'agirait donc d'accroître *la quantité* des articles produits, l'acier laminé par exemple, à l'aide d'investissements nouveaux. La production physique par rouble investi serait accrue. Le rendement du capital investi (c'est-à-dire l'efficience économique) ne serait cependant supérieur que par rapport à un autre mode de production d'acier laminé. A défaut, toute comparaison d'efficience serait rendue impossible par l'absence d'une commune mesure permettant l'évaluation des produits. Nous pouvons dire: 100 roubles investis permettent la production de 50 kg. d'acier laminé à l'aide du procédé A. Par le recours au procédé B, le même investissement assure la production de 60 kg. d'acier laminé. Donc, la productivité du capital est accrue à l'aide du procédé B par rapport au procédé A.

Toutefois, le problème à résoudre n'est pas celui-là. Il doit être posé de la façon suivante: en procédant à un investissement nouveau de 100 roubles, je peux produire 60 kg. d'acier laminé ou 10 manteaux de nylon. Le capital étant rare (en URSS comme ailleurs), je ne puis consentir tous les investissements à la fois. En faveur desquels dois-je opter ? Lequel m'assurera la plus grande efficacité économique, le rendement maximum du capital, la plus grande efficience de l'investissement, résultats tant désirés par M. Khrouchtchev ? Voilà la véritable question, qui se pose quotidiennement, et depuis longtemps, aux dirigeants de l'économie soviétique. C'est le président Khrouchtchev lui-même qui nous l'a rappelé à l'occasion du XXIe Congrès de janvier 1959: « Un troisième groupe de propositions concerne la construction de nouvelles mines, usines, fabriques et autres entreprises. Dans le principe,

---

[1] N. KHROUCHTCHEV, op. cit., p. 168.
[2] *Programme du PCUS*, op. cit., p. 635.

la plupart de ces propositions sont justes, mais elles ne peuvent pas être appliquées au cours du prochain septennat, car elles exigent de gros investissements supplémentaires » [1]. Donc, un choix doit intervenir, sur la base de ce contrôle financier qui doit être renforcé, nous dit M. Khrouchtchev, dans toutes les sphères de la production [2]. Quelle sera la base de ce calcul financier ?

Il est impossible que cette base soit constituée par le caractère physique de la production, car aucune commune mesure ne permet de comparer valablement des biens aussi disparates que l'acier laminé et les manteaux de nylon.

Il est non moins impossible que cette base soit constituée par la valeur-travail de ces marchandises. Admettons que le résultat du calcul financier soit le suivant: en cent heures de travail social moyen — compte tenu de l'usure de l'investissement projeté exprimée en temps de travail — on pourrait produire 60 kg. d'acier laminé *ou* 10 manteaux de nylon. Laquelle des deux possibilités est la plus efficiente ? Ainsi posée, la question ne comporte aucune réponse. Le rapport 60 à 10 peut éventuellement, en régime collectiviste autoritaire, servir de base aux échanges qui interviendraient entre 6 kg. d'acier et 1 manteau. C'est l'hypothèse qu'admet notamment Gætan Pirou [3], aussi contestable qu'elle puisse apparaître. Mais, la connaissance de ce rapport ne permet aucune détermination du rendement des capitaux ni de l'efficacité économique. Lorsque les auteurs du programme de 1961 demandent à chaque Soviétique « d'attribuer un grand rôle à l'utilisation de moyens de développement de l'économie tels que: *la gestion équilibrée, la monnaie, le prix, le prix de revient, le profit, le crédit, les finances* » [4], encore faut-il que toutes ces notions puissent être dégagées. On vient de voir qu'elles ne peuvent l'être ni sur la base d'une comparaison entre des quantités produites de marchandises différentes, ni selon le rapport des temps de travail moyens socialement nécessaires à la production. *Le recours au prix est indispensable,* et c'est bien la raison pour laquelle il est proposé.

Le calcul financier appelé à permettre d'établir la comparaison de l'efficience entre les divers investissements possibles sera donc nécessairement basé sur le rendement financier, c'est-à-dire sur la différence entre le prix et le coût de production. Cette différence entre *le prix du commerce* et *le prix de revient* se nomme *le profit.* D'ailleurs, on a vu, ci-dessus, l'importance légitime que les auteurs du programme de 1961 attachent à ces notions. Si le prix de revient est directement proportionnel au travail employé et aux investissements consentis, le prix (donc l'expression monétaire de la valeur d'échange) varie en fonction de la demande. Ce rôle des consommateurs et de la demande qu'ils formulent est bien réel, sinon le programme ne mentionnerait pas, en plus du prix de revient, la gestion équilibrée, le prix, le profit et le commerce! Ainsi, tel investissement peut donner naissance à un profit maximum, alors que tel autre investissement ne permettrait même pas une gestion équilibrée. Il faut noter encore que *cette notion de « gestion équilibrée » n'a de sens que dans le cas d'un prix de vente différent du prix de revient, c'est-à-dire en fonction d'une valeur marchande*

---

[1] N. KHROUCHTCHEV: *Rapport au XXIe Congrès du PCUS,* Editions cahiers du communisme, Paris, 1959, p. 24.

[2] N. KHROUCHTCHEV: *Rapport au XXIIe Congrès,* op. cit., p. 61.

[3] « Rien n'interdit donc de concevoir un système économique dans lequel l'autorité publique s'attribuerait la tâche de fixer elle-même les valeurs des choses vendues et achetées. Cette autorité pourrait décider que, dans le prix de ces choses, il sera tenu compte uniquement des quantités de travail que leur fabrication aura coûté. » GAETAN PIROU: *Traité d'économie politique. Le mécanisme de la vie économique. La valeur et les prix,* Recueil Sirey, Paris, 1948, p. 33.

[4] XXIIe Congrès, Programme du PCUS, op. cit., p. 637.

différente de la valeur-travail. Sinon, aux conditions sociales moyennes de production et sur la base de la valeur-travail, *toute gestion serait équilibrée par définition !*

En Union soviétique, le capital est donc productif de valeur, indépendamment de la quantité de travail mort ou vivant consacré à la production, selon l'affectation plus ou moins judicieuse des investissements, exactement comme en tout régime capitaliste. On s'en doutait.

Il était peut-être bon, néanmoins, de l'établir sur la base des textes les plus officiels qui soient. La thèse de la stérilité du capital n'est plus affirmée qu'en vertu du respect témoigné à l'égard d'une orthodoxie doctrinale qu'il serait dangereux d'ébranler. Ce rappel d'un article de foi est néanmoins contredit par l'affirmation de la productivité des capitaux, de l'opportunité du choix judicieux des investissements, et de la nécessité de réaliser un profit maximum. La loi de la valeur s'est imposée sans souci de concordance avec l'idéologie du régime. C'est une leçon à retenir des enseignements des XXIe et XXIIe Congrès du PCUS.

Conclusions

Dans un monde irréductiblement divisé par des doctrines incompatibles, la tentation est grande de ne distinguer la vérité de l'erreur, en toute théorie, qu'en fonction des affinités de l'auteur à l'égard de tel ou tel système de pensée.

La théorie marxiste de la stérilité du capital est fausse. Elle est fausse non pas en fonction de son auteur, mais uniquement par son impuissance à fournir une contribution valable à l'explication réaliste de la valeur d'échange. Elle s'appuie sur une méthode d'exposition sophistique. Elle contredit à chaque instant la réalité du phénomène économique.

Lorsque cette théorie est reprise par des auteurs dont l'attachement aux valeurs du monde libre ne fait aucun doute pour personne, elle ne cesse pas, cependant, d'être fausse. Elle demeure ce qu'elle est, c'est-à-dire une erreur. Elle n'en gagne pas moins en efficacité étant dès lors accueillie sans méfiance, sous caution de ceux qui la répandent.

La construction théorique de M. Jean Fourastié repose, on l'a vu, sur la théorie marxiste de la valeur-travail. Est-elle, de ce fait, totalement dépourvue d'intérêt ? Non, bien sûr. Si l'interprétation donnée n'est pas entièrement vraie, il ne s'ensuit pas qu'elle soit complètement fausse, car le concept de la valeur-travail n'est pas indispensable à M. Fourastié pour établir l'essentiel de sa thèse. Son grand mérite est d'avoir mis en évidence l'influence du progrès technique sur l'évolution des prix; il a su expliquer le phénomène de disjonction des différents prix, dans la période longue, sous l'effet du progrès technique. Pour exposer ces tendances de l'économie moderne de façon aussi suggestive que le permet le grand talent de M. Fourastié, il n'était nul besoin de recourir à la théorie marxiste de la valeur-travail en général, ni à celle de la stérilité du capital en particulier. Il est même permis de penser que l'exposé eût beaucoup gagné à s'affranchir de ces erreurs.

Il convenait encore d'établir qu'en régime collectiviste d'inspiration marxiste, le capital est bien réellement productif de valeur d'échange. Les textes les plus officiels le démontrent abondamment. D'ailleurs, personne n'en doutait, tant il est vrai que les lois économiques s'imposent à l'homme, sans égard à ses idéologies. Ainsi le veut la nature même « des lois objectives qui reflètent la régularité des processus intervenant dans la vie économique indépendamment de notre volonté. Nier cette thèse, c'est, au fond, nier la science » [1]. Nul mieux que Staline, on le voit, n'a rappelé cette vérité avec autant de force. Avec trop de force, peut-être...

---

[1] JOSEPH STALINE: *Les problèmes économiques du socialisme en URSS*, Editions sociales, Paris 1952, p. 10.